

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 36

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189408>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et de sulfate de cuivre, pour être projeté sur les feuilles de vigne au moyen d'un petit balai de bruyère.

On sait qu'il existe dans les traditions populaires un dicton pour chaque mois de l'année. Un journaliste publie à ce sujet cette spirituelle parodie :

Pour *janvier* : Lorsqu'un porc crie en janvier quand on le bat, c'est qu'il n'aime pas les coups. — Pour *février* : Si les cheminées fument à la Chandeleur, il y aura sûrement du feu au foyer. — Pour *mars* : Si le coq de bruyère se balance en mars sur les branches des chênes, les poulets n'en feront pas autant. — Pour *avril* : Quand la cigogne répare son nid à la Saint-Georges, c'est habituellement parce qu'il était endommagé. — Pour *mai* : En mai pluvieux, les bottes sont facilement mouillées. — Pour *juin* : Si les poules font beaucoup d'œufs, le coq aura été diligent. — Pour *juillet* : Si les puces tourmentent ton chien, tu feras bien de ne pas trop t'en approcher. — Pour *août* : Si les porcs se vautrent dans une mare, tu n'as pas besoin d'en faire autant. — Pour *septembre* : Lorsqu'un chasseur bat son chien le 7 du mois, c'est avec ou sans raison. — Pour *octobre* : Si la vigne et le houblon donnent une bonne récolte, il y aura beaucoup de gens ivres l'année prochaine. — Pour *novembre* : Quand le vent du Nord souffle le 1^{er} du mois, il continuera ou il s'arrêtera avant le 15. — Pour *décembre* : Quand tu entends la cloche de Noël, tu peux être sûr qu'on la fait sonner.

Etude sur les musiciens,

par un joueur d'orgue de Barbarie.

Tout en tournant la manivelle à l'ombre des grands arbres de la promenade, je regarde passer la foule et j'étudie les apparences extérieures des individus. Dans chaque profession, les exercices déforment le corps humain d'une certaine façon : en analysant ces déviations multiples, je suis arrivé à préciser sûrement le métier des gens qui défilent devant moi. Tenez, je vais vous dépeindre les signes plastiques qui caractérisent les musiciens mes confrères.

Le pianiste a la ligne des épaules qui penche constamment à droite. La nécessité de faire courir légèrement la main droite sur le clavier est la cause de cette difformité. Les bras pendent et s'allongent ; le bout des doigts touche les jarrets. L'excessive mobilité du poignet donne à la main un frémissement involontaire. La tête, par un mouvement brusque, rejette la chevelure en arrière et, avec le temps, les muscles de la face sont convulsés par des spasmes rapides.

Ces accidents sont exagérés chez l'organiste infortuné qui, dans son dur métier, est contraint de courir le long de son registre. De plus, l'habitude de s'asseoir à droite développe, de ce côté, les masses charnues dans des proportions tout à fait extravagantes.

Chez le violoniste, qui est obligé d'avoir le coude replié en dedans, l'omoplate gauche devient énorme et saillante, tandis que la droite est faible et ren-

trée. La tête penche sur l'épaule. Phénomène physiologique très curieux à constater, le violoniste devient toujours sourd de l'oreille opposée à celle qui est appliquée sur son instrument.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que le violoncelliste a les jambes en manche de veste, tout comme un simple tailleur allemand ; qu'il est cagneux, avec les pieds en dedans, et qu'il porte l'épaule gauche en avant. Il est cependant une particularité qui vous touchera : l'étude soutenue du violoncelle fait tomber les cheveux.

Comme s'il ne suffisait pas qu'il eût l'épaule droite difforme et la tête tombant sur la poitrine, le basson est l'homme du monde le plus triste et le plus sombre. Pourquoi ? On n'en sait rien encore.

Le hautboïste se distingue par son air pincé. Forcé de faire une provision d'air qu'il maintient dans les réservoirs buccaux sans la dépenser trop vite, le sang lui monte à la tête et il est enclin à la congestion. Il ne peut, sans danger, travailler plus de deux heures par jour.

La flûte a la lèvre supérieure gonflée, comme piquée par une guêpe, et qui s'avance en biseau, les yeux démesurément écarquillés et arrondis. Vu de dos, le flûtiste tourne les hanches deçà et delà, avec un mouvement qui lui appartient en propre.

La clarinette a la lèvre supérieure extraordinairement allongée, mais aplatie, et les yeux se fendent à la chinoise. Comment se fait-il que ce pauvre diable d'instrumentiste devienne si souvent aveugle ? Cette question s'adresse au savant.

La grosse caisse est bon enfant et grand joueur de piquet, comme nous l'avons constaté un soir chez G. Duprez. L'illustre maître faisait répéter un morceau de sa composition et la grosse caisse avait à compter soixante pauses. Il dormait à demi en murmurant ses temps, mais après quelques minutes, il s'écria : « Vingt-sept ! vingt-huit ! vingt-neuf et soixante ! » et il tapa un coup formidable sur sa caisse.

On sait que M. Chevreul, dont on vient de fêter si brillamment le centième anniversaire, et dont les journaux ont tant parlé ces jours-ci, n'a jamais bu, de sa vie, ni vin, ni autres spiritueux, et que cet illustre vieillard attribue en partie sa longévité au régime absolument sobre qu'il a toujours suivi. Le *Voltaire* fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Ce n'est pas M. Chevreul qui, au sortir de l'arche, eût eu l'idée de planter la vigne et d'en faire du vin, puisqu'il n'en a jamais pu boire, ce qui me surprend du reste véhémentement, adorant pour mon compte sabler la liqueur de rubis que les Anglais nous envient.

Au banquet de l'Hôtel-de-Ville, M. Goblet, ministre de l'instruction publique, oubliant sans doute la sobriété légendaire du héros de la fête, voulut lui faire ce qu'on appelle vulgairement une douce violence. A la fin de son discours, empreint de son affabilité, de sa courtoisie habituelles, il obligea doucement le centenaire à lui faire raison, le verre en main.

« Je porte, a-t-il dit, un toast à la santé de M. Che-

vreul, à ses futurs travaux. » Et le centenaire, qu'un toast à sa santé n'eût peut être pas décidé, trempa ses lèvres dans le Champagne en songeant à ses travaux.

L'intention du ministre était aimable ; mais convier M. Chevreul à boire du vin, lui qui doit son « centenat » à l'eau claire ! On frémit en songeant aux conséquences qu'aurait pu avoir l'imprudence du vieillard s'il s'était laissé aller à vider sa coupe !

Nous n'avons jamais de pareilles émotions dans le canton de Vaud, et si jamais un des nôtres atteint l'âge de M. Chevreul, il faudra, croyons-nous, l'attribuer à une autre cause.

On nous raconte l'amusante histoire qu'on va lire et qui se serait passée à Genève, il y a une quinzaine de jours.

Deux individus, réduits aux expédients, et ne vivant plus que de carottes, avaient trouvé moyen, grâce à leur aplomb imperturbable, de se faire livrer à crédit, dans un magasin de confections, chacun un vêtement neuf. Un ancien ami, très habilement mis à contribution, leur avait en outre livré quelques écus. Tout leur tombait à merveille ce jour-là ; aussi s'offrirent-ils un diner dans un restaurant de premier ordre.

Nous ne désignerons ces personnages que par leurs prénoms : Oscar et Ernest.

Pendant le repas, Oscar s'empare d'une cuiller d'argent et la fait adroitement disparaître dans une de ses bottes.

Ernest, qui a eu la même idée, mais qui s'aperçoit que le garçon a l'œil sur eux et les surveille attentivement, imagine un moyen de se rattrapper en jouant un mauvais tour à son camarade.

Après avoir réglé leur dépense, les deux garnements se lèvent. A ce moment, Ernest, prend ostensiblement une cuiller semblable à l'autre, et la montrant entre ses deux doigts aux consommateurs :

— Messieurs et dames, je vais vous faire un tour. Vous voyez bien cette cuiller ? Je la mets dans ma botte. Là, elle y est, n'est-ce pas ? Une.... deusse.... trois.... Partez ! Elle est dans la botte de mon ami !

Et Ernest s'éloigne tranquillement en emportant la cuiller, tandis qu'Oscar, tout penaud, est obligé de rendre la sienne devant les spectateurs, qui trouvent le tour très habilement exécuté.

On secret.

Lâi a dâi dzeins dein stu mondo que sont pe ben-hirâo què d'autro, na pas que l'ont mé d'ardzeint âo que l'aussont 'na pe dzeintiâ fenna ; mâ pace que l'ont on autra façon de conduire lâo liquietta et que preignent lè z'affèrès pè on autro bet què lè z'autro.

On gaillâ qu'étâi plein de dettès coumeint on tsin de pudzès, viquessâi tot parâi coumeint sel'avâi z'u 'na lottâ d'obligachons de tsemin de fai et d'agchons de la banca cantonala. C'étâi on « vive la joie » que s'accordâvè l'absinthe ti lè dzo, que bévessâi lo café à l'édhie, que djuivè âi cartès la veillâ et qu'étâi adé ein route la demeindze ; et quand bin

gâgnivè pou ein travailleint, l'étâi adé bin revou, et nion ne compregnâi coumeint fasâi po s'ein teri.

On ami, que gâgnivè mé què li, et qu'avâi prâo mau à veri et tornâ et à niâ lè dou bets, lâi fâ on dzo :

— Coumeint dâo tonaire fâ-tou, avoué lo pou que te gâgnè, po poâi mènâ la viâ que te minè, kâ t'as adé prâo, tandi que mè, su adé à teri lo diablo pè la quiaua ?

— Oh bin ! lâi repond l'autro, c'est que ne pâyo pas mè vilhiès dettès.

— Et lè novallès ?

— Lè novallès ! Eh bin, ne mè prèssô pas, lè laisso veni vilhiès !

Onna bouna reponsa.

On certain troupièr de pè Mourtsi, qu'avâi z'âo z'u servi dâo teimps de Napoléon (dâo vretablo) et qu'avâi fé la campagne de Russie, ein dozè, avâi reçu 'na balâfra que lâi tagnâi du l'orolhie tant qu'âo meinton.

Onna né que l'Empereu sè promenâvè déveron lè fû de bivouaque, ye vâi noutron Mourtséran avoué sa balâfra, et coumeint savâi que lo lulu amâvè prâo quartettâ et que l'étâi bataillâ qu'on tonnaire, Napoléon lâi fâ :

— Dein quin cabaret as-tou étâ astiquâ de 'na pareille manière ?

— Dein on cabaret iô vo z'ai pâyi l'écot, majesté, à Moscou ! se lâi repond lo gaillâ de Mourtsi.

Napoléon n'amâvè pas qu'on lâi reprodzâi lè tau-pâès que l'avâi reçu ; mâ tot parâi trovâ que cé de Mourtsi lâi avâi tant bin su rivâ son clliou, que lâi baillâ 'na pice de 5 batz de Berna po bâirè à sa santé.

LA MANSARDE

par CH. DESLYS.

II

Le comte Bernard eut le bonheur de trouver la portière dans sa loge. Il connaissait les concierges, il commença par lui mettre un louis dans la main.

Puis, usant d'autant de politesse qu'avec une marque :

— Madame, dit-il, je désirerais, avant que cette maison disparaisse, passer quelques minutes dans cette mansarde qu'habita jadis un de mes bons amis, je vous l'avouerai même franchement, cet ami, c'est moi, la mansarde dont la porte fait face à l'escalier. Puis-je me permettre cette fantaisie, Madame ?

— Ah ! voilà qui est guignonnant ! répondit la concierge, c'est la seule de mes locations qui soit encore occupée. Croyez bien, Monsieur, que ça me désolé.

Espérant calmer cette désolation, le général exhiba une seconde pièce d'or. La portière tout aussitôt se ressouvint qu'elle avait une seconde clé. Comme tout à propos, la personne venait de sortir. Mais il fallait monter tout de suite, et surtout ne pas rester longtemps. Elle voyait bien avec qui elle avait affaire : elle espérait qu'on n'abuserait pas de sa confiance, et qu'un secret éternel... Déjà le comte Bernard n'écoutait plus ; il arrivait au premier étage. Jusqu'au troisième, cette allure se soutint ; mais un peu plus haut, il fallut bien ralentir le pas et respirer un peu.

— Ouf ! se dit le général, j'étais plus ingambe autre-